

ÉCHOS

Le nouveau prince de Bulgarie appartient à la maison de Hesse. Il est fils du duc Henri de Hesse-Schwerin et d'une princesse de Battenberg. Il porte le nom de sa mère : le mariage était *morganatique*. Il est neveu de l'impératrice de Russie, ce qui était probablement son principal titre à la dignité qu'il a reçue.

* *

On sait que le titre de *Sir*, porté par les chevaliers, s'applique aux noms de baptême. Ainsi, on ne dit pas Sir Macdonald, mais *Sir John Macdonald*. M. Tilley s'appellera *Sir Leonard*. L'hon. M. Tilley, qui s'appelle Samuel-Leonard, s'appellera *Sir Leonard* et non *Sir Samuel*.

* *

L'empereur et l'impératrice d'Allemagne ont célébré, mercredi, le cinquantième anniversaire de leur mariage, quelques jours seulement après la célébration des noces d'argent de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche.

Le temps change tout sur son passage. Lors du mariage de François-Joseph, il y a vingt-cinq ans, il n'y avait qu'un empereur en Allemagne—c'était lui-même—et celui que l'on appelle aujourd'hui l'empereur Guillaume n'était que l'héritier présomptif du roi de Prusse.

* *

La cour suprême a siégé à Ottawa pendant quelques jours. Ce tribunal, le plus important et le premier du pays, est en même temps celui dont les séances sont le plus paisibles. Il n'y a ni témoins, ni public même (à part trois ou quatre curieux).

Les avocats les plus distingués de la Confédération s'y rencontrent. La semaine dernière, il y en avait une quinzaine, parmi lesquels on remarquait l'hon. juge Loranger, qui fit, dit-on, devant ceux dont il a failli devenir le collègue, une brillante plaidoirie, dans une cause où il avait pour adversaire M. Joseph Doutre.

* *

Les édifices parlementaires et les bureaux publics d'Ottawa sont visités chaque jour par les étrangers de passage dans la capitale.

Mercredi dernier, ils étaient envahis par des voyageurs d'une espèce nouvelle. Les élèves du collège de Sainte-Thérèse, qui faisaient ce jour-là une excursion à Ottawa par le chemin de fer du Nord, se répandirent tout à coup dans le bâtiment central et prirent possession de la Chambre des Communes, où ils s'installèrent dans les fauteuils des députés et firent retentir les échos de l'auguste enceinte, silencieuse depuis plus d'un mois, de leurs voix juvéniles. Une Chambre fut promptement constituée avec président, ministère et opposition, et une séance improvisée. Un débat s'engagea, d'éloquents discours furent prononcés par ces jeunes apprentis députés. Les orateurs, avant de parler, avaient le soin de chercher, sur la plaque de leur pupitre, le nom du membre dont ils occupaient la place, pour se composer une attitude et un rôle en conséquence. Cette petite comédie dura une heure et amusa beaucoup les rares spectateurs qui se trouvaient dans les environs et que la curiosité avait attirés. Puis l'édifice rentra dans le silence qui, pendant la vacance parlementaire, le fait ressembler à un tombeau.

* *

La crise de Manitoba se continue. Il est difficile d'en prévoir l'issue. Les Anglais sont au pouvoir, et ils ont le contrôle absolu de la Chambre ; mais oseront-ils mettre à exécution leur programme ? On ne peut guère juger d'aussi loin de cet événement par les rapports décousus et précipités du télégraphe, sans s'exposer à faire des appréciations trop hâtives.

Nos compatriotes ont à leur tête, pour veiller à leurs intérêts, des hommes éprouvés. Leur chef, M. Royal, homme d'Etat et diplomate consommé, est à la hauteur

de cette situation difficile, et il en tirera tout ce qu'il sera possible de tirer dans l'intérêt français. Il n'est pas probable que les Anglais persistent dans la position tranchée qu'ils ont adoptée. L'horizon est sombre, cependant.

L'élément français du Nord-Ouest n'a pas fini de lutter pour la conservation de ses droits, puisqu'à la moindre évolution politique, on les remet ainsi en question. Ce n'est peut-être pas une raison pour décourager toute émigration française à Manitoba, comme le font certains journaux. D'un autre côté, il est un peu tard aussi pour prendre la position opposée et redire à nos compatriotes qu'ils doivent se précipiter en masse vers la vallée de la Rivière-Rouge. C'est crier au feu lorsque l'incendie fait rage. Il eût fallu parler ainsi plus tôt. Depuis cinq ans, l'émigration anglaise a afflué à Manitoba, et l'émigration française a été relativement nulle. Il est trop tard. Il ne faut plus penser à réparer l'erreur, mais à en atténuer le résultat. La province de Manitoba est aux trois-quarts et sera bientôt aux quatre-cinquièmes anglaise. Lorsqu'elle sera agrandie, comme il faut qu'elle le soit, et qu'on lui aura annexé la colonie islandaise du lac Winnipeg et les établissements anglais de Keewatin, ce sera pire encore. Il serait inutile de déguiser la vérité. Le mieux est d'envisager l'avenir sous son vrai jour et de s'y préparer. Le Nord-Ouest, fondé, établi par les Français, comme le reste de l'Amérique du Nord, est destiné à être anglais. A. G.

LE PRINCE IMPÉRIAL

On sait que le prince impérial, fils de Napoléon, III s'est engagé dans l'armée anglaise, et qu'il a voulu faire partie de l'expédition d'Afrique contre les Zoulous. L'héritier de l'empire accompagne l'état-major de lord Chelmsford. Il est rendu à sa destination depuis près de trois mois. Sa démarche a été considérée comme singulière. On a donné pour motif de sa détermination qu'il voulait se perfectionner dans la pratique militaire anglaise, après avoir étudié dans les écoles mêmes de l'empire.

Un correspondant du *Figaro* est allé le relancer à Natal, et voici ce qu'il écrit en date du 25 avril :

Le prince impérial paraît tout heureux de la résolution qu'il a prise de venir s'isoler dans l'armée anglaise ; ce qu'il cherche à acquérir ici le plus ardemment, c'est surtout l'habitude de la vie des camps avec ses dangers, ses alertes et ses privations de tout genre. Aussi, Son Altesse se trouve-t-elle pour le moment très-impatiente : l'armée opère certains mouvements de concentration qui nécessitent la présence de l'état-major à Durban, où chacun peut trouver facilement un confort assez convenable.

En principe, le prince a été attaché à une brigade d'artillerie, en qualité de lieutenant à la suite, sans brevet, et par conséquent sans commandement effectif. "J'ai compris, m'a dit textuellement le prince, alors que des raisons politiques ne me permettaient pas de prendre un brevet dans l'armée anglaise, que je ne me trouvais dans un corps spécial que comme une cinquième roue à un carrosse, et j'ai dès lors brigué et obtenu la faveur d'être attaché à l'état-major général, et de suivre ainsi de plus près les opérations du gros de l'armée ; ne pouvant avoir une lieutenance effective, j'ai jugé que l'état-major était pour moi un centre d'étude plus approprié à l'expérimentation de mes facultés, et que je pourrais au moins y rendre, à l'occasion, quelques services, ce que je désire de tout mon cœur."

Depuis lors, l'armée anglaise a fait des opérations importantes, que le prince a peut-être pu suivre. Cependant, aux dernières nouvelles, on le disait atteint des fièvres.

Le correspondant n'a pas manqué de parler des affaires de France. Il a questionné le jeune prétendant, et il rapporte ce qui suit de ses réponses :

La France est présentement républicaine, m'a-t-il dit en propres termes, la chose est incontestable, et le parti républicain n'a pas encore commis assez de fautes pour qu'il y ait lieu de songer de sitôt à un revirement d'opinion ; le parti conservateur, a-t-il ajouté, est d'ailleurs tellement divisé qu'une période de transition est nécessaire pour adoucir bien des rapports et effacer bien des divisions intestines.

Ces paroles, qu'elles soient ou non du prince, sont remarquables et résument bien la situation. A. G.

LE FOU

CONTE NOIR

I

De mon séjour assez long dans un collège de province, j'ai gardé le très-vif souvenir d'un interminable corridor auquel je ne puis songer, même après vingt ans, sans être ébranlé par un frisson.

Toutes les fenêtres de cette galerie, qui étaient garnies de solides barreaux de fer, comme les jours d'une prison, s'ouvraient sur l'extérieur des bâtiments. A travers les grilles on pouvait voir deux cours sans arbres, d'un aspect sinistre, et les trois quarts d'un grand jardin convenablement entretenu, mais ayant, même au printemps, une apparence mortellement triste.

Les deux cours et le jardin formaient les dépendances d'une hospice d'aliénés. C'est pourquoi le règlement du collège défendait sévèrement aux enfants de ne jamais pénétrer dans l'immense couloir sous quelque prétexte que ce fût.

Il en résultait tout naturellement que notre plus ardente ambition était de violer le règlement.

Un grand mystère régnait pour nous sur la maison des fous. Aussi, lorsqu'un de nos camarades, après avoir déployé des ruses de sauvage, parvenait à s'introduire dans le fameux corridor, et à plonger des regards avides ou inquiets sur les préaux de la folie, il prenait à nos yeux des proportions de héros.

Et quand—à la récréation suivante—il racontait son escapade, avec quelle profonde et respectueuse attention on l'écoutait, bien que d'ordinaire il n'eût à nous apprendre rien que nous ne connussions depuis longtemps.

Comme tous ou presque tous nous avions fait, au moins une fois, quelque longue station dans une embrasure des fenêtres grillées, nous savions bien des choses sur l'établissement voisin.

Aucun de nous n'ignorait qu'au milieu du jardin se déroulait une pelouse autour de laquelle déambulaient, d'un pas automatique, les plus inoffensifs pensionnaires de l'hospice ou ceux qu'on jugeait en bonne voie de guérison.

Nous avions vu, dans l'une des cours, une folle qu'on ne pouvait regarder sans attendrissement.

C'était une jeune fille maigre comme un fil de la Vierge, avec de grands yeux qui lui mangeaient la figure. Elle était toute longue, toute pâle et diaphane.

Le regard fixe, les bras raides, elle marchait tant que durait le jour, en psalmodiant, d'une voix fêlée comme une cloche fendue, une sempiternelle et monotone chanson d'amour, toujours la même.

De quel drame affreux était-elle le dénouement incarné ? Qui le savait ? Qui l'a jamais su peut-être ?

Et puis, nous nous racontions des légendes. Les plus âgés d'entre nous affirmaient que, dans le grand jardin, les fleurs ne voulaient pas éclore et que jamais on n'y avait vu mûrir le moindre fruit.

On disait bien d'autres sottises, enfantées par la terreur que nous inspirait un pareil voisinage.

On racontait que les religieuses couraient parfois de terribles dangers, et qu'il y avait des domestiques dont la force physique et la brutalité dépassaient tout ce qu'on peut inventer d'improbable.

Chose singulière, aucun de nous n'imaginait sur nos voisins d'anecdotes comiques. Nous n'étions pas sans pitié, quoi qu'en dise Lafontaine.

Pour les enfants comme pour les peuplades indiennes, la folie est sans doute sacrée, car le sentiment qui dominait en nous, après chaque conversation sur ce sujet, était une immense, une incommensurable commisération.

L'infatigable et pâle jeune fille principalement hantait nos esprits, parfois même nos rêves, et je ne hasarde rien en déclarant que nous en étions tous amoureux.

Il y avait aussi parmi les apaisés qui se

tenaient dans le jardin, autour de la pelouse, un mélancolique dont l'attitude nous intriguait extraordinairement.

Constamment replié sur lui-même, il restait éternellement assis sur une borne, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains. Son dos voûté témoignait d'une puissance rare ou tout au moins d'une colossale charpente. Ce devait être une espèce de géant.

Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'aucun élève n'avait jamais vu son visage. Tous nous l'avions aperçu à la même place dans une pose affaissée et farouche, effrayant de mutisme et de désolation. Jamais en face ; jamais debout.

II

J'avais quitté le collège depuis deux ou trois ans, lorsqu'un hasard me mit en relations avec le fils du docteur de l'hospice.

C'était un très-charmant garçon qui, malheureusement, a mal tourné—il a été deux ou trois fois sous-préfet.

Quoi qu'il en soit, nous nous liâmes d'amitié, et comme un soir, les coudes sur une table où nous venions joyeusement de dîner en camarades, il touchait un mot de son père, je me rappelai tout à coup les légendes d'antan.

Je l'interrogeai. Il m'apprit que la jeune fille à la chanson amoureuse était morte. Je lui parlai du géant. Celui-là était immuable sur sa pierre.

L'idée me vint alors de satisfaire ma vieille curiosité d'autrefois.

Je lui demandai si, avec sa protection, je pourrais visiter l'asile, et le visiter dans tous ses détails.

Il hésita longtemps avant de me rien promettre, mais enfin il me répondit qu'il espérait décider son père à me faire cette faveur.

—Me sera-t-il permis d'amener quelqu'un ? lui demandai-je.

—Oui, mais pas plus de deux personnes.

—C'est une de mes parentes, ajoutai-je, qui me tourmente pour m'accompagner, et c'est elle qui m'a poussé à solliciter de vous cette faveur.

—Je serai après demain à sa disposition et à la vôtre.

Je suis l'homme le plus encousiné du monde. C'était la propre fille du plus jeune de mes oncles, qui avait témoigné à diverses reprises le désir de visiter l'hôpital des fous. Je m'empressai de la prévenir, et au jour dit, quand je me présentai chez elle, je la trouvai prête, tenant à la main sa petite fille de trois ans, Mlle Jeanne.

—Comment ! m'écriai-je, vous allez emmener cette enfant !

—Et pourquoi pas ?

—Mais parce qu'un asile d'aliénés n'est point un lieu où l'on conduit d'ordinaire les petites filles.

—Bah ! laissez donc ! ça la promènera. Et puis elle ne veut pas me laisser partir sans elle.

Jeanne était jolie comme un cœur, gâtée comme on ne peut pas dire, et elle en abusait comme on ne peut pas croire.

Je voulus insister sur l'inopportunité de la compagnie de Mlle Jeanne. Tout fut inutile. Quand une idée baroque a fait son nid dans la tête d'une jolie femme, il n'est pas de puissance humaine capable de l'en délivrer.

Je me résignai. Une heure après, nous étions reçus par mon ami, qui voulut bien nous servir de cicerone lui-même.

Il nous fit d'abord visiter les parties de l'établissement dont un directeur est toujours fier : les cuisines bien tenues, les dortoirs d'une propreté méticuleuse, etc.

J'avoue que je ne m'amusais pas extraordinairement. Mais, comme notre guide avait l'air très-empressé auprès de ma cousine, j'en conclus que plus tard, il consentirait, par égard pour la visiteuse, à conduire le visiteur dans les parties les plus reculées et les plus mystérieuses de cet enfer.

Quelques instants après, en effet, nous fûmes introduits dans le grand jardin dont j'ai déjà parlé. Malgré moi, je levai les yeux vers les fenêtres du grand corridor, et il me sembla voir la tête d'un gamin curieux qui se cachait en grande hâte.

Il n'y avait absolument rien de changé.